

BT 601  
f4  
v.1  
t.2



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

LIVRE V



LIBRARY  
008759

# LA MÈRE DE DIEU

---

## LIVRE V

Des prérogatives particulières accordées à la Bienheureuse Vierge en vue de sa maternité. — Les dons de l'intelligence dans la Mère de Dieu. — Du privilège qui la préserva dans sa volonté de toute faute personnelle, ou de son impeccabilité.

### CHAPITRE PREMIER

Science surnaturelle de la Mère de Dieu. — Rapports entre la connaissance de l'homme innocent et celle de la B. Vierge. — Comment Marie, dès sa première origine, eut constamment la science actuelle des choses divines ; — d'où le privilège d'avoir été sanctifiée avec le libre concours de sa volonté propre, à la manière des adultes.

I. — Parmi les effets les plus désastreux du péché d'origine, il faut compter l'*ignorance*, c'est-à-dire la difficulté de connaître et la facilité d'errer. Pour avoir une idée plus nette et plus sûre de cette plaie faite à la nature humaine (1), il importe de considérer som-

---

(1) Il faut bien s'entendre quand on parle des blessures faites à l'humanité par la chute originelle. Notre nature n'a été *proprement* blessée ni dans ses principes constitutifs, qui restent absolument les mêmes, ni dans ses facultés *natives* : elle n'a perdu ni son essence, ni les qualités

mairement la condition primitive de l'homme, au point de vue de la connaissance.

Adam, nous disent l'Ange de l'École et la plupart des théologiens avec lui, Adam ne fut pas créé seulement dans l'état de grâce, portant l'image surnaturelle de Dieu, son auteur et son père. En sa qualité de père de la famille humaine, il reçut, dès le principe et comme accompagnement de la grâce, une science infuse très parfaite : la science des choses de la nature, et la science des choses de Dieu, dans la mesure qui convenait au gouvernement de sa vie propre et de la vie de sa future descendance. Sauf la question d'origine, ces connaissances étaient, quant au fond, du même genre que les nôtres. L'intelligence en lui, comme en nous, demandait le concours de l'imagination pour entrer en acte, et ses pensées n'allaient pas sans des représentations sensibles, dans lesquelles s'incarnaient en quelque sorte leur objet (1).

Cependant, la science même naturelle du premier père l'emportait sur la nôtre en trois choses considérables. Premièrement, l'élément sensible ne fut pas pour lui, comme il l'est pour nous, le moyen nécessaire d'arriver à l'acquisition de la connaissance, puis-

qui découlent naturellement de l'essence. Ce qu'elle a perdu, ce sont les perfections *surajoutées* à la nature; la grâce originelle, l'intégrité, l'exemption de la mort et des infirmités qui la préparent. Ce dépouillement n'a pas seulement privé l'homme des dons surnaturels qui l'élevaient à un ordre supérieur d'être et d'activité; il l'a rendu moins homme, en lui enlevant une rectitude intérieure, une harmonie de toutes ses puissances qu'il tenait de ces privilèges gratuits, et que sa nature laissée à elle-même était impuissante à lui donner. Et voilà ce que nous voulons exprimer, quand nous disons de la nature humaine que le péché l'a blessée.

(1) « Secundum statum viae anima ad suum actum phantasmatibus indiget, non solum ut ab eis scientiam accipiat secundum motum qui est a sensibus ad animam; sed etiam ut habitum cognitionis quam habet circa species phantasmatum, ponat secundum motum qui est ab anima ad sensus, et sic inspicat in actu quod per habitum cognitionis tenet in mente ». S. Thom., in 11, D. 20, q. 2, a. 2, ad 3.

que Dieu lui-même avait imprimé dans son âme, en la créant, la plénitude de science assortie à sa destinée. Toutefois, les images qui n'étaient pas à la première formation de ses connaissances intellectuelles devaient les accompagner inséparablement pour les soutenir; en sorte que la loi, formulée par Aristote et par toute vraie philosophie, se réalisait aussi pour lui : l'âme n'entend ni ne pense rien sans se tourner vers des images.

La science d'Adam l'emportait encore par l'étendue. Faut-il en douter, quand on se rappelle que Dieu la lui avait donnée comme à l'éducateur du monde?

Troisièmement enfin, la science d'Adam dépassait la nôtre en clarté. Nous pouvons connaître Dieu : c'est notre gloire. Mais l'œil du premier père plongeait dans ses perfections un regard plus profond et plus perçant. Apprenons-en les raisons des deux grands docteurs, saint Thomas et saint Bonaventure. A cette demande, Adam dans l'état d'innocence voyait-il intuitivement la face de Dieu? l'un et l'autre sont d'accord pour faire une réponse négative. Il était dans *la voie*, dans la carrière de l'épreuve : Dieu ne se dévoilait pas immédiatement à lui. Mais s'il devait remonter des perfections créées à la beauté increée, ce passage était bien différent du nôtre. Nous, nous connaissons Dieu, comme l'a remarqué saint Paul, par *le miroir des créatures*, et, de plus, en *énigme, per speculum in aenigmate* (1). Adam le connaissait aussi dans ce miroir, mais non pas en énigme, c'est-à-dire, comme l'interprète saint Augustin (2), avec effort, à travers des ombres épaisses.

(1) I Cor., x. 11, 12.

(2) S. August., *de Trinit.*, l. xv, c. 9, n. 16.

La raison, c'est que, d'une part, l'image de Dieu resplendissait plus parfaite en lui; et que, d'autre part, sa rectitude originelle emportant la subordination totale des forces inférieures aux facultés supérieures, celles-ci n'étaient ni retardées ni troublées dans leurs opérations par celles-là. Adam contemplant à la fois et le miroir et la face divine reflétée dans le miroir. Pour nous, c'est d'abord le miroir que nous voyons; et pour aller du miroir à l'image, c'est-à-dire des effets à la cause première, des perfections de la créature à celles du Créateur, il nous faut dans une mesure plus ou moins grande l'aide du raisonnement.

Sans doute, la science des choses intelligibles gardait encore un caractère énigmatique pour Adam: car aucune perfection créée, aucun effet sorti des mains de Dieu, aucune image imprimée dans l'âme, ne peut représenter comme elle est en elle-même l'infinie beauté: toute créature est obscurité quand on la compare aux clartés divines. Mais le nuage répandu sur l'esprit humain par suite du péché, je veux dire l'influence prédominante des objets sensibles et la tyrannie d'une imagination mal réglée, ne s'interposaient pas entre son intelligence et la suprême vérité, comme il le fait dans la nature déchue (1). Le corps de corruption, suivant la parole des Écritures, n'appesantissait pas l'âme pour la courber vers les choses d'en bas (2). Sans effort, sans fatigue, l'âme montait par un mouvement comme naturel vers la région de la lumière, c'est-à-dire vers les choses intelligibles (3).

(1) S. Thom., 1 p., q. 94, a. 1, in corp. et ad 3.

(2) Sap., ix, 15.

(3) Pour rendre cette différence entre les deux états de connaissance.

Inestimable état dont la chute originelle nous a fait déchoir. Aussi les saints Pères voient-ils dans cette

il sera peut-être utile de rappeler les réponses des anciens docteurs à cette question: Adam eut-il la foi, fut-il justifié par la foi? Non, répondent Hugues de Saint-Victor et S. Bonaventure. Il est vrai dit le Séraphique Docteur, que notre premier père n'avait ni ne pouvait avoir ici-bas le mode de connaissance intuitive qui fera le privilège de la gloire. Dans l'état de la nature *innocente*, aussi bien que dans celui de la nature *déchue*, Dieu n'est vu que médiatement, par le moyen d'un miroir, *mediante speculo*. Mais grande toutefois est la différence entre l'un et l'autre état. Dans le premier, Dieu était connu par un miroir parfaitement clair: les nuages du péché n'avaient pas jeté de voile sur la face de l'âme. Dans le second, tout au contraire, le miroir dans lequel nous connaissons Dieu est tout obscurci par le péché du premier homme. Et voilà pourquoi nous voyons *per speculum in aenigmate*, c'est-à-dire dans une représentation obscure.

« Notez, ajoute-t-il, qu'il y a quatre manières de connaître Dieu: par *la foi*, par la contemplation, par l'apparition et par la claire vision ». Il y a foi, quand ma connaissance me vient d'un autre à qui Dieu lui-même est présent: ainsi je crois la Trinité, parce que le Fils qui est dans le sein du Père me l'a révélée. Il y a *contemplation*, si Dieu se manifeste à moi par des effets propres à lui seul (*in effectu proprio*), et cette contemplation sera d'autant plus élevée, que je sentirai mieux en moi les effets de la divine grâce, ou que je saurai mieux considérer Dieu dans les créatures. Il y a *apparition*, lorsqu'il plaît à Dieu de se rendre présent dans un signe extérieur, propre à le révéler, comme on le voit par les théophanies de l'Ancien Testament. Enfin il y a vision face à face, quand Dieu se montre immédiatement dans sa propre lumière. Ni le premier mode, c'est-à-dire celui de *la foi*, ni le dernier mode, celui de l'intuition faciale, ne convenaient à l'état d'innocence; celui-ci, parce que la perfection suprême n'est pas de la terre; celui-là, parce que c'est une connaissance obscure, énigmatique, et, de plus, une connaissance qui vient régulièrement par l'ouïe (*fides ex auditu*). Quant aux deux autres modes intermédiaires, ils peuvent convenir aux deux états, et principalement celui de la contemplation; toutefois ils s'alimentaient plus parfaitement avec l'état d'innocence, à raison de la pureté de l'âme et de la soumission de la chair et des forces inférieures à la raison: deux choses qui d'ordinaire font défaut dans l'état de la nature déchue (S. Bonav., in II, D. 23, a. 2, q. 3).

Si je consulte le docteur Angélique, il semble au premier abord tenir une doctrine contraire, au moins en ce qui regarde la foi.

L'homme et l'ange, enseigne-t-il expressément, eurent la foi, dès leur première origine: car ils purent à ce moment s'approcher de Dieu. Or, suivant l'Apôtre, « c'est chose impossible de plaire à Dieu sans la foi » (Hébr., xi, 6). Mais l'opposition entre les deux grands docteurs est plus dans les mots que dans les choses. Car S. Thomas affirme, lui aussi, qu'avant la chute originelle, « la contemplation était plus haute que ne l'est la nôtre; que, par conséquent, l'homme pouvait alors s'approcher plus près de Dieu, et connaître plus manifestement ses opérations de nature et de grâce, que nous ne le pouvons nous-mêmes. Donc, ni l'ange ni l'homme n'avaient *cette foi* qui cherche Dieu absent, comme il doit être cherché par l'homme après la chute. Il leur était plus pré-

déchéance un des motifs principaux qui rendaient l'Incarnation si désirable.

Telle était la connaissance d'Adam, lorsqu'il sortit des mains de Dieu. Et ses fils auraient partagé le même privilège, si la révolte de leur père ne les en avait pas dépouillés, comme il le perdit pour lui-même. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'ils eussent eu comme lui la science infuse, aux premiers moments de leur existence. Nous l'avons dit, cette science était de même nature que la nôtre, encore qu'elle fût bien supérieure en perfection; dépendante, par conséquent, du concours des images et des représentations sensibles. Or, un pareil concours suppose une certaine perfection des organes qui dépend elle-même du progrès de l'âge, et dont l'homme, à la première période de son existence, ne possède encore que les germes. Donc « les enfants, dans l'état d'innocence, ne furent pas nés avec une science parfaite; mais avec le temps ils l'auraient acquise sans peine, soit par leurs propres méditations soit par l'enseignement extérieur, et plus pleinement que nous ne pouvons naturellement l'acquérir dans l'état présent de l'humanité » (1).

sent, grâce à une lumière plus excellente de la divine sagesse; bien qu'il ne leur fût pas présent comme il l'est par la lumière de gloire ». (S. Thom., 2-2, q. 5, a. 1, ad. 1.) Donc, il est manifeste que l'ange et l'homme eurent alors la foi; car, d'un côté, la seule connaissance des choses divines qui soit incompatible avec elle est l'intuition immédiate de la vérité première, objet principal de la foi; de l'autre, si l'homme alors ne recevait pas la vérité du dehors par ses oreilles de chair, il l'entendait au dedans par l'inspiration de Dieu, comme jadis l'entendirent les prophètes (*Ibid.*, in corp. et ad. 3.) Où l'on voit que la foi que saint Thomas attribue soit à l'homme innocent, soit aux anges avant leur béatitude, ne diffère pas sensiblement de la contemplation dont parlait S. Bonaventure: car elle aussi tient le milieu entre notre foi présente et la claire vision de Dieu et de ses mystères.

(1) S. Thom., 1 p., q. 101, a. 1 et 2. Notons pourtant que, devant recevoir la nature enrichie de la grâce, ils auraient eu du même coup la foi infuse quant au principe, mais non quant à l'acte.

Je n'oserais affirmer que cette doctrine de nos Maîtres sur les conditions du savoir humain, dans l'état d'innocence, est d'une certitude absolue jusque dans ses derniers détails. Ce dont la tradition catholique ne me permet pas de douter, c'est que l'ignorance fut une des grandes blessures infligées à l'humanité dans la déchéance originelle.

Nous pouvons maintenant revenir à la très sainte Mère de Dieu. Immaculée dans sa conception, elle n'a pas été dépouillée de la justice originelle. Donc, par une conséquence naturelle, l'intelligence de Marie n'a pas été blessée comme la nôtre, puisque ces blessures ont pour principe la perte même de la grâce. Donc, elle est, pour le moins, au point de vue de la connaissance, ce que serait tout autre fils d'Adam, si l'ordre primitif n'avait pas été renversé. En elle, les forces inférieures ont conservé la subordination parfaite qui faisait d'elles les dociles servantes de l'intelligence, et les empêchait d'entraver jamais celles-ci dans ses élans vers les régions intelligibles. Elles ne la rabaissaient pas; c'est elle qui les élevait. Voilà certes un grand privilège; d'autant plus inappréciable que cette harmonie des puissances naturelles rendait l'homme singulièrement plus apte à recevoir les communications divines. Or, cette harmonieuse subordination entre les forces de l'âme fut unie, dès le principe, aux perfections surnaturelles de l'intelligence, à celles-là du moins qui ne dépassent pas l'état de *la voie*: je veux dire, à la vertu de foi dans le degré le plus éminent, aux dons de sagesse, d'intelligence, de science, de conseil, dans une mesure égale à celle de la grâce sanctifiante et des vertus infuses avec elle. Quand nous devrions nous arrêter là, ce serait assurément

une admirable supériorité pour Marie de posséder originellement des dons si parfaits, et de ne participer ni à l'infirmité ni aux imperfections actuelles du savoir humain.

II. — Mais quand je me rappelle que cette Vierge est la Mère de mon Dieu, je m'attends à trouver en elle quelque privilège d'intelligence encore plus considérable. N'ai-je pas déjà compris que, toute proportion gardée, il en est de la divine mère comme de son fils, et que « tout en elle est plein de mystères, tout, plein de merveilles » (1). Quel pourrait être ce privilège ? Celui de la science infuse du père des humains ? Mais ce dernier, nous l'avons vu, supposait quant aux actes un organisme formé, puisqu'il dépendait de l'imagination comme de son naturel complément.

Et pourtant, tout porte à croire que la bienheureuse Vierge, à raison même de sa maternité, fut, dès le premier instant de son existence, au moment même où le Saint-Esprit descendit pour la première fois en elle, illuminée d'une splendeur admirable ; et que cet exercice anticipé de son intelligence lui demeura libre et continu, au temps même où tout sommeille, et le sens et l'esprit, dans les autres enfants des hommes. Établissons d'abord le fait ; nous en étudierons par après le mode et les conséquences.

La bienheureuse Vierge a-t-elle joui de l'usage de sa raison dès son entrée dans la vie, c'est-à-dire au moment même où le Saint-Esprit descendit en elle pour la préserver de la dégradation commune, et la sanctifier au

(1) Omnia in illo plena sacramentis, plena mysteriis, dit quelque part S. Léon.

sein de sa mère ? Nul doute qu'on ne doive répondre par l'affirmative, si jamais créature a joui d'un semblable privilège. Cette conclusion n'a pas besoin d'être prouvée ; elle résulte d'un principe universellement admis parmi les docteurs plus autorisés, comme nous l'avons très suffisamment établi dans le cours de cet ouvrage (1). Or, et les Anges du ciel et les premiers auteurs de la famille humaine, sanctifiés, suivant l'opinion commune, à l'instant même de leur création, le furent les uns et les autres dans le plein exercice de leur intelligence. En même temps que Dieu leur donnait et leur nature et sa grâce, ils s'élevèrent par la pensée et par le cœur vers celui qui les comblait si libéralement de ses bienfaits.

On me dira peut-être que ces exemples ne vont pas à prouver qu'il dût en être ainsi de Marie. La sanctification des Anges et du premier père de notre race supposait en eux l'entier épanouissement de leur être de nature, tandis que la bienheureuse Vierge n'est encore, à ce moment, qu'au premier degré de sa formation, une créature humaine en ébauche, incapable par conséquent de toute opération soit intellectuelle, soit même sensible. Nul doute qu'avec la grâce sanctifiante elle n'ait reçu la lumière de la foi, mais elle l'avait dans son principe et non dans son acte.

Il est vrai, la parité n'est pas complète. Vous avouerez toutefois que s'il convenait aux serviteurs d'adorer, à leur entrée dans la vie, le Maître qu'ils devaient servir, il convenait plus encore à la mère du même Seigneur de ne pas vivre des jours, des mois et des années, sans le connaître ni l'aimer, ensevelie qu'elle

(1) Cf. P. I, l. m, c. 6.

serait dans un sommeil absolu de ses facultés les plus nobles ?

Au surplus, l'Évangile nous offre un autre fait qui ne se prête en aucune manière aux difficultés qu'on opposait tout à l'heure : c'est le tressaillement mystérieux qu'éprouva Jean-Baptiste, quand Marie, portant Jésus dans son sein virginal, vint rendre visite à la mère du Précurseur, sa cousine Élisabeth. Ouvrons l'Évangile de saint Luc : « Or, en ces jours-là, Marie s'en alla en toute hâte vers les montagnes, en une ville de Juda. Et elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. Et il arriva que, dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Élisabeth aussitôt, remplie du Saint-Esprit, éleva la voix et s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni... Car la voix de votre salutation n'a pas plutôt frappé mon oreille que l'enfant a tressailli de joie dans mon sein » (1).

Méditons ces quelques versets. C'est un sentiment unanime dans l'Église de Dieu que la rencontre du Précurseur et du Messie, de Jean et de Jésus, l'un et l'autre enfermés dans les entrailles maternelles, est le moment même où Jean-Baptiste fut purifié du péché d'origine, et sanctifié par les mérites du Sauveur. Plus tard, nous verrons quelle part échet à Marie dans ce mystère ; ce qui est indubitable, c'est la justification du saint Précurseur, et le tressaillement de joie, par lequel il accueillit et la visite et l'opération sanctifiante de Jésus. Or, remarquent très communément les Pères et les interprètes, semblable tressaillement de

(1) Luc, I, 39-44.

joie, *exultavit in gaudio*, ne se comprend pas sans l'intelligence actuelle et le sentiment de la présence et de l'action de Jésus. Je ne l'ignore pas, quelques interprètes n'ont voulu voir dans ce tressaillement qu'un fait purement organique, analogue à celui que ferait éprouver un vrai sentiment de joie. Donc, à leur avis, Jean tressaille, non parce qu'il éprouve réellement la joie propre à une créature intelligente, mais parce que Dieu veut montrer par ce phénomène quel sujet il aurait de se réjouir, s'il connaissait ce que la visite de Jésus et de sa mère vient d'opérer en lui.

Mais je demande à ces hommes si timides de quel droit et pour quelle cause ils détournent le texte sacré de sa naturelle signification. Je ne lis pas simplement : Il tressaillit ; ni même : Il tressaillit comme de joie ; mais il tressaillit de joie, sans restriction ; *in gaudio*, εν αγαλλιάσει : toutes expressions qui d'elles-mêmes ne signifient pas seulement un symptôme extérieur de contentement, mais une joie spirituelle, une joie procédant de la connaissance et manifestée par son naturel effet dans un être composé comme nous d'âme et de corps. Jean lui-même confirmera la vérité de cette interprétation dans une allusion délicate, rapportée par les Évangiles : « L'ami de l'Époux, qui entend sa voix, s'éjouit d'une grande joie à cause de la voix de l'Époux. Et cette joie m'a été pleinement donnée » (1). L'Époux, c'est manifestement Jésus-Christ, et l'ami de l'Époux, Jean le précurseur ; et cette joie d'entendre la voix de l'Époux, dont son tressaillement dans le sein d'Élisabeth était à la fois et le pressentiment et la possession pour

(1) Joan., III, 29.